

Quoi de commun entre l'homme qui tient tête à l'envahisseur entre 1939 et 1945, l'enfant qui dit "NON" à ses parents, le bolchevik qui en finit avec les tzars, le russe blanc qui rejette la révolution d'octobre, le républicain espagnol qui refuse le fascisme de Franco ? Quoi de commun entre Gandhi, Luther King, Mandela ou l'électeur du Front National, l'enseignant qui innove, l'enseignant qui refuse d'innover, le jeune des banlieues qui brûle les voitures, l'élève qui résiste à apprendre et celui qui apprend quand même... ?

Dans ces temps de désespérance, il y a encore place, croyons-nous, pour le désir de changer, de transformer, pour la conviction qu'il est possible de (re)construire des bribes d'humanité dans l'inhumanité. Le bonheur n'est pas une cause perdue.

Résistance. Voilà bien un point commun entre tous, tous ceux nommés ci-dessus, mais plus largement tous les êtres humains.

Il y a résistance à tout ce qui est vécu comme oppression et, en fonction de nos valeurs, de notre histoire personnelle et sociale, des pratiques mises en œuvre ou vécues/subies... - en fonction de toute notre éducation -, cette résistance prend telle ou telle forme allant dans le sens d'une émancipation personnelle et collective ou dans le sens d'une fuite individualiste, d'un rejet de l'autre, ...

Tout acte de résistance n'est-il pas un acte normal et même nécessaire grâce auquel tout être humain grandit, se construit ? Un acte qui révèle que la personne est entrée dans un processus qui la conduit à changer, à se transformer ?

Nous nous heurtons violemment dans nos actes quotidiens à la réalité, et à nos propres limites, toutes choses qui résistent et nous poussent nous aussi à résister pour exister. Nous construisons des comportements, des stratégies en opposition et/ou en regard avec ce et ceux que nous rencontrons tout au long de notre vie.

Toute la matière résiste quand on veut la faire bouger, la modifier, la sculpter ; nous sommes nous aussi matière malléable mais ô combien résistante (et tant mieux !).

La résistance à apprendre est à la fois le signe nécessaire d'une construction en cours et en même temps le signe révélateur d'une difficulté (parfois d'une souffrance) à passer d'un état à un autre. Lorsque nous travaillons avec les plus démunis, les plus exclus, lorsque nous travaillons à lutter contre l'exclusion, pour une émancipation de chacun et de tous, nous vivons parfois douloureusement leur résistance à nos pratiques et à nos valeurs... Mais cette résistance est sans doute la condition sine qua non de leur construction.

La résistance fait partie de nous, c'est elle qui nous permet de nous construire sans nous laisser enfermer dans une relation hiérarchique d'autorité ou de séduction à l'autre où il y a risque de perdre son identité. Résister, c'est dire : "j'existe".

"Pour se lancer dans l'aventure de l'apprentissage, disait Claudio Saltini, il faut que l'éducateur utilise deux mains : la main qui déstabilise - la force qui pousse en avant, parfois dans le vide - et la main qui rassure." C'est peut-être la même chose pour l'ensemble de la vie.

Aujourd'hui, les injustices, l'inhumanité, la résurgence des nationalismes, les intégrismes, la violence, l'exclusion... nous ont fait entrer dans une conjoncture historique où l'équilibre du monde est suffisamment déstabilisant pour que chacun de nous ait intégré ce déséquilibre... Déséquilibre qui amène à résistance. La main qui déstabilise, elle est dans la réalité, le

vécu quotidien... mais la main qui rassure ? La main qui donne à chacun confiance en ses capacités, en nos capacités ensemble, à créer, à inventer, à rêver le monde et à agir dessus ?

Une déstabilisation qui ne s'accompagne pas d'une confiance en soi, en l'avenir, en l'Homme, peut provoquer une régression et se cristalliser en nostalgie du temps passé - y compris dans ses périodes les plus douloureuses pour la dignité humaine -. Pour la première fois depuis bien longtemps (peut-être même depuis toujours), nos enfants verront leur niveau de vie baisser par rapport à celui de leurs parents. Alors, de deux choses l'une : soit chacun se replie, essaie de se protéger et de bien garder ce qu'il a pour assurer à sa descendance une vie correcte, soit nous réinventons tous ensemble des pratiques fondées sur le partage, la coopération, l'émancipation de tous et de chacun.

Il est alors de la responsabilité de l'éducation nouvelle que d'aider à construire en tout lieu - et dans l'école -, à tout âge de la vie - et dès l'école -, cette confiance en ses propres potentialités qui doit permettre à chaque individu de relever les défis qui se posent à l'humanité toute entière. Et c'est de la transformation du monde qu'il s'agit.

Mais s'il s'agit de transformation, nous sommes convaincus qu'on ne peut transformer la réalité sans engager, en même temps, une transformation de soi-même, comme on ne peut se transformer soi-même qu'en s'engageant dans une transformation de la réalité. C'est pourquoi nous ne pouvons demander à quiconque de se transformer, de se mettre en mouvement, si nous-mêmes, nous ne nous mettons pas d'abord en mouvement, c'est-à-dire si nous ne nous mettons pas en permanence dans une attitude de questionnement du réel et de nos propres savoirs, de nos propres certitudes sur le réel.

C'est donc bien le passage à un engagement dans l'action articulé à des valeurs humanistes qu'il nous faut réfléchir et travailler. Garder le doute permanent sur les stratégies à mettre en œuvre en même temps que la conviction - profonde, parce que mise en jeu dans des pratiques - "que les hommes et donc les enfants des hommes ont mille fois plus de possibilités qu'on ne croit communément. Tous Capables !... C'est le défi de l'éducation nouvelle face à toutes les ségrégations, à toutes les exclusions, à la violence barbare comme réponse à la jeunesse désespérée ou à un Tiers Monde exsangue..." (1). C'est aussi notre programme de travail, non pas seulement en réaffirmant notre ancrage, au G.F.E.N., auprès des exploités, en réaffirmant nos valeurs, mais en les mettant en actes, en petits actes, aussi minimes soient-ils, qui nous font chaque jour un peu plus humains.

Face à l'inhumanité, il s'agit avant tout de repenser nos actions, nos attitudes quotidiennes, notre engagement, concrètement, pour chacun d'entre nous, de repenser notre travail d'enseignant, de chercheur, d'éducateur, de militant, de parent, d'ami, de compagnon... et de se mobiliser sur un projet éducatif collectif allumeur d'espérance. ■

Yves BEAL

Frédérique MAIAUX

Maria-Alice MEDIONI

(1) extrait du Manifeste du Groupe Français d'Education Nouvelle